

L'Equipage du Plouy

Depuis que le mouvement canin s'est accentué dans les départements du Nord, l'attention des amateurs de chiens courants s'est portée tout spécialement sur l'équipage de chiens d'Artois que M. Ernest Levoir entretient au château de Plouy Domqueur à quinze kilomètres au nord d'Abbeville.

M. Levoir a ceci de particulier, qu'il est le veneur d'hier, qui n'a rien de commun avec le snob d'aujourd'hui. Il fait naître ses chiens lui-même, les sélectionne, les visite chaque jour, les met sous le fouet, les entraîne, les découple, les mène à des victoires pas toujours certaines, mais toujours classiquement belles; j'allais dire de lui à propos de ses ar-tésiens comme de mon oncle le curé octogénaire à propos de ses paroissiens : il les baptise, les marie et les enterre!

M. Levoir a su entraîner à ses côtés quelques amis aussi convaincus que lui et c'est un régal de vénerie que de passer quelques heures en compagnie de ces fervents dont la race tend malheureusement à s'éteindre.

Transportez-vous par la pensée, chers lecteurs, sur les plateaux de l'Artois. Apercevez-vous cette bande d'amis qui paraissent follement s'amuser sous la pluie à travers des terrains affreusement

défoncés, à pied, à cheval et en voiture? Tous sont cependant sains de corps et d'esprit et tous courent acharnés vers le même but... La prise d'un lièvre!... oh! non, ne croyez pas cela, vous leur feriez de la peine et vous paraîtriez ne pas comprendre leurs ébats. Ils chassent d'abord et avant tout; ils prennent ensuite; voilà le grand mot lâché, voilà la raison et le point de départ de tout ce qu'ils font.

Ils suivent leurs chiens qui n'étant pas ministres doivent faire tout leur travail eux-mêmes. Bien démodée peut-être cette façon de chasser, bien archaïque, soit, mais aussi combien passionnante!

Voyez, aux côtés de M. Levoir, son vieil ami M. Dottin qui depuis plus de soixante ans, court le lièvre sans se lasser et défie sur sa bonne jument les années qui galopent derrière lui et veulent le rejoindre sans y arriver! Pourquoi des goûts semblables s'avivent-ils avec le temps? ne croyez-vous pas que, relevant plus de l'art que de la passion ils ne s'émoussent pas?

Souvent aujourd'hui vous entendez dire d'une meute, elle est fameuse, elle fait tant de prises par campagne, ne vous aventurez pas à demander comment elle chasse, on vous répondrait : elle chasse bien puisqu'elle prend et vous passeriez pour un simple ignorant. Le rêve au xx^e siècle c'est de correspondre par télé-

gramme, de voyager en rapide ou en auto de course et quand on se pique d'être veneur d'étouffer un animal en cinq secs! Et alors vite en avant les chiens anglais qui ne crient pas, qui ont l'avantage (sans compter les autres) de s'acheter, comme du beurre chez l'épi-



LE CHATEAU D'OISSY (SOMME), APPARTENANT A M. DOTTIN



M. Ernest Levoir — M^{me} de Berny — M. de Berny — M. Jean de Bonnières

M^{me} et M^{le} Levoir

RENDEZ-VOUS DANS LA COUR DU CHATEAU DU PLOUY



UN RENDEZ-VOUS A LA PORTE DU CHATEAU D'OISSY



M. DOTTIN, LE VENEUR OCTOGÉNAIRE, CHATELAIN D'OISSY

cier, souvent au poids. On ramène le noble sport à sa simple expression, mais aussi adieu « les voies hautaines » dont parlait Selincourt, adieu la divine harmonie, le travail savant et patient, l'homme et le cheval suppléent le chien qui finit par n'être plus, dans le tableau, qu'un des agréments du cadre.

L'élevage avec ses difficultés, ses tâtonnements, mais aussi ses résultats incomparables disparaît, des races fameuses s'éteignent, non pas qu'elles n'aient plus d'emploi, mais parce que les mains auxquelles elles furent confiées sont indignes de les garder; on est Français de nom et Anglais de fait, c'est-à-dire un peu sport, très snob et anti-veneur.

Combien voudraient voir toutes les chasses se réduire à un drag! Et ils se croient veneurs, les pauvres!

La vraie vénerie est l'apanage de notre race. Restons Français en restant veneurs classiques.

M. Ernest Levoir a horreur du sang anglais, entendons-nous: pour le genre de chasse qu'il pratique sur le terrain collant, froid, dénudé et partout très difficile où il chasse, il prétend sur la foi de l'expérience des vieux praticiens de Picardie et d'Artois que les chiens ajustés, extrêmement ajustés qui relèvent le défaut sur le défaut, à force de travail, de ténacité et de finesse sont ceux qui dans ces plaines réussissent le mieux, aboutissent le plus rapidement et le plus sûrement. Ces mêmes chiens du reste font merveille ailleurs, ils évitent notamment le change dans les chasses un peu vives. Nous en avons pour garants de nombreux témoignages de chasseurs qui se sont remontés à Plouy et ont trouvé dans ces chiens des façons de procéder dont ils ne se doutaient même pas.

Le sang anglais beagle ou harrier agit sur la méthode du chien français pendant plus de six générations: si ce croisement a sa raison d'être avec celles des races françaises qui peuvent être froides, lentes, indécises, peu perçantes, souvent anémiées par la consanguinité et décimées par le saignement de nez, il n'en est pas de même avec le chien d'Artois, puisqu'il échappe heureusement à ces défauts, à ces infirmités et à ces accidents.

La vigueur, la tenue et le train ne lui manquent pas quand

il est bien sélectionné et que le sang normand ne l'a pas alourdi; pourquoi aviver le feu en l'alimentant avec du pétrole, ne serait-ce pas inconséquent?

On dira peut-être que certains harriers à la silhouette idéale comme les gris du Sommersetshire à M. Alain Bourbon, ne peuvent avoir qu'une bonne influence sur la construction des chiens issus de leurs alliances. J'en suis persuadé, mais je ferai remarquer que l'Artésien a plutôt des défauts d'esthétique que des vices de construction, qu'on peut donc l'améliorer par lui-même, sans lui infuser un sang qui sûrement lui retirerait son type et sa méthode.

Les Anglais, nos maîtres en élevage, ne recourent au croisement qu'à la dernière extrémité.

M. Levoir a donc eu raison en cherchant dans la seule sélection l'amélioration plastique de ses artésiens.

Je dis de ses artésiens et non de ses briquets d'Artois bien que l'expression en soit tellement admise que la devise de l'équipage du Plouy, soit « *chasse droit, briquet d'Artois*. »

Pour moi, le vrai chien d'Artois est un chien d'ordre, de petite taille, sans grande élégance rustique, et bâti en force.

M. Guy du Passage, dans un excellent article paru dans le *Nemrod*, a cité diverses autorités qui tendent à protester contre ce mot briquet. A vrai dire, il ne faut pas exagérer l'importance de la dénomination, la chose est plus importante que le nom.

Suivant toute vraisemblance, le *briquet* était jadis le petit chien courant quelconque, plus ou moins bâtardé, on l'a amélioré avec le chien d'ordre pour en faire un chien de lièvre de taille moyenne et maintenant, par réciprocité, tous les chiens de lièvre qui n'ont pas vingt pouces, si purs d'origines soient-ils, sont, par extension, appelés briquets.

Le mot briquet d'Artois, en vertu de cette seule extension, n'est pas un barbarisme.

Je puise encore dans l'article de M. du Passage pour citer la lettre du Prince Charles-Alexandre de Croy au Prince de Galles, le 8 août 1609, montrant l'ancienneté de la race: « *Encore que je suis honteux d'envoyer au Roi la meute de petits chiens d'Artois que je lui ai promise* », et pour reproduire la description



M. ERNEST LEVOIR, MAÎTRE D'ÉQUIPAGE

de la race suivant Lelincourt et Le Verrier de la Conterrie :

TAILLE : chiennes, 18 pouces ; chiens, 19 pouces.

ROBE : tricolore fauve tirant sur le poil de lièvre un peu foncé ; collier blanc, crâne et oreilles fauves.

POIL : ras, mais épais.

TÊTE : large.

FRONT : bien accusé.

ŒIL : saillant et largement ouvert (les muqueuses ne doivent jamais apparaître).

NEZ : carré, plus long que chez l'anglais.

OREILLE : presque plate, attachée haut, large, longue, un peu épaisse.

COU : bien pris, sans faiblesse.

POITRINE : très descendue.

REIN : un peu long, mais large et harpé.

CUISSE : renflée et bien descendue.

PATTE : fournie, mais nette et musclée.

PIED : court et sec.

FOUET : en faucille et très fourni.

Les élèves du Plouy-Domqueur se rapprochent considérablement de ce type. M. Ernest Levoir a cherché les sangs les plus purs et il a pu reconstituer certains pedigrees jusqu'à 1850 ; il s'est efforcé d'épurer peu à peu les sangs qui lui paraissaient subir encore l'influence d'unions extérieures.

Beaucoup ne comprennent pas ce travail d'épuration et plusieurs éleveurs ne font pas de différence entre leurs propres chiens nés en dehors de toute sélection et les chiens du Plouy sous prétexte que nombre d'ancêtres sont communs.

Le sang normand, facile à reconnaître à différents caractères, comme la structure épaisse, l'oreille papillotée, les fanons, les pieds gras, les taches franches et nettement délimitées, le manque de perçant, surtout au moment décisif, à l'instant où la prise dépend de l'effort final, a été jadis infusé en Artois.

Il suffit dans les portées de repousser tous ces caractères pour épurer et retrouver le chien d'autrefois qui était, avant tout, chien de courre et non chien de fusil.

Du reste il est facile à comprendre qu'en versant d'abord dans deux verres un peu d'eau rougie venant d'une même carafe, puis en complétant le premier verre avec du vin pur, tandis qu'on complète le second avec de l'eau rougie, à peu près semblable à la première, on arrive à deux breuvages différents.

Il en est à peu près de même pour l'élevage.

Les croisements sont faits à Plouy avec un grand souci d'élimination du sang normand, dans les portées élevées en entier, tous les sujets qui



IRISH-GREEN, JUMENT DE L'ÉQUIPAGE DE M. ERNEST LEVOIR

que générale. Les éleveurs marchands élèvent en vue des succès qui entraînent le profit et déforment les races suivant les idées d'un juge qui souvent ne les connaît que superficiellement ! que cet état de choses se continue pendant quelque temps, qu'un Club plus ou moins compétent se forme et voilà un standard qui s'établit sur des données fausses.

Honorons les hommes qui, comme M. Ernest Levoir, amènent leurs chiens dans les expositions bien plus pour faire l'éducation des amateurs que pour remporter des prix, qui se sont fixé une ligne de conduite dont rien ne peut les faire dévier et qui n'attachent de valeur aux appréciations des arbitres que si ceux-ci ont une indiscutable compétence.

M. Ernest Levoir chasse le plus souvent avec son maître et son ami, M. Dottin, l'aimable châtelain octogénaire d'Oissy (Somme), et probablement le doyen des véneurs français, qui possède encore un équipage de petits bâtards bien criants.

Ces messieurs prennent bon an mal an une trentaine de lièvres et, en fin de saison, quelques chevreuils. Exceptionnellement ils courent un renard qui dure à peine quelques minutes devant le train de leurs chiens.

Les écuries du Plouy abritent toujours quelques excellents chevaux, car M. Levoir, vrai type de gentleman farmer, est grand amateur de hunters.

Portent le bouton de l'équipage :

MM. Jean de Bonnières, Canu père, Fernand Canu, Louis Canu, H. de Belloy, Gaëtan Dellelles, A. Chivot, M. et M^{me} de Berny, Robert Dommanget.

Les chasses au chevreuil ont lieu chez le comte d'Hautecloque, château de Belloy-Saint-Léonard, par Airames ; chez M. de Berny, château de Ribeaucourt, par Domart-les-Ponthieu ; chez le marquis et comte de Pissy, château de



LÉGÈRE, TYPE DE LIGÈ ARTÉSIENNE
A M. ERNEST LEVOIR



MIRABEAU, TYPE DE UR ÉTALON ARTÉSIEN
A M. ERNEST LEVOIR

Pissy, par Amiens; chez M. de Gles, château d'Hornoy; chez M. du Passage et chez M. Dottin.

L'hospitalité pratiquée au château du Plouy est légendaire dans le pays; quand on passe quelques heures dans l'atmosphère de paix et de sport qui y règne, on ne peut s'empêcher de faire une comparaison entre l'existence citadine faite de convention et de détours

avec la vie simple de la campagne où l'on pense droit et où l'on va droit. On en emporte une bonne leçon de philosophie et, quand plus tard, revenu dans le tourbillon, on se trouve en présence de quelque compromission, au lieu de s'y arrêter, on se dit, en regardant au-dessus: *chasse droit briquet, d'Artois!*

HAUTEFEUILLE.

DROLERIES SPORTIVES

PAR UN COMMISSAIRE DES COURSES (suite)

MONSIEUR LE GRAND

(Suite)

La plus intelligente de toutes les couturières était M^{me} Irma, ancienne essayeuse d'un célèbre tailleur pour dames de Paris. M^{me} Bassinet lui fit savoir qu'elle l'attendait pour combiner une toilette à faire crever de jalousie la femme du sous-préfet elle-même.

On était au mois de mai, et les courses devaient avoir lieu le premier dimanche de juillet. Il ne restait donc pas de temps à perdre.

M^{me} Irma vint elle-même s'excuser: malgré sa meilleure volonté, il lui serait impossible de venir travailler dans la maison du notaire, car elle venait d'entrer chez M^{me} Lebreton pour y arranger ses toilettes et celles de sa sœur Hélène. Elle commençait le corsage d'une robe de satin noir qui demanderait beaucoup de temps... Ensuite elle était prise par la sous-préfecture et il lui serait impossible de disposer d'une heure... d'ici à la fin de juin.

La grosse M^{me} Bassinet n'était jamais disposée à l'indulgence. Elle avait, dans le temps, été assez belle femme... bien qu'ayant un peu trop la tournure d'un homme.

Les mauvaises langues du pays racontaient que M^{me} Bassinet en avait vu de dures avec elle. En approchant de la cinquantaine, M^{me} Bassinet n'avait pas désarmé.

Sa bête noire était la sous-préfète, nerveuse parisienne aux nerfs complètement détraqués, mais qui faisait montre, par moments, d'une élégance enrageante.

La jeune veuve, n'avait jusque-là, provoqué son attention que d'une façon très secondaire. Elle vivait si retirée!

Mais à l'annonce qu'elle, aussi, se préparait à briller dans la tribune du Comité le jour des courses, M^{me} Bassinet ressentit comme un coup en pleine poitrine.

Pas sotté, elle pressentit que là était maintenant l'ennemi... et que si Hélène paraissait au pesage, elle éclipserait toutes les dames de Bouzigny, malgré leurs combinaisons de toilettes les plus recherchées.

Furieuse de l'abandon où la laissait M^{me} Irma, la notairesse rendit l'existence si difficile à son mari que M^{me} Bassinet l'embarqua un beau matin dans le rapide pour aller se commander une robe à Paris.

Pendant ce temps, M. Lebreton, enseveli sous tous les journaux de courses, annuaires, chroniques et bulletins officiels, faisait ponctuellement exécuter les excellentes indications que lui fournissait le baron Didier.

Aussi, le premier dimanche de juillet, l'hippodrome hérissé de mâts vénitiens, enjolivé de cent bannières bien neuves, sentant la fraîche odeur de foin coupé, se trouva-t-il prêt à recevoir les chevaux qui, depuis la veille au soir, débarquaient par tous les trains.

Le steeple-chase offert par la ville promettait d'être tout particulièrement intéressant, avec ses obstacles naturels, talus, fossés, banquettes, parsemés de genêts et de fleurs.

Vers 11 heures du matin, le baron Didier, escorté d'une

bande de jockeys, le plan en mains, se préparait à montrer le parcours, lorsque d'un fiacre, lancé à toute allure, sauta prestement un élégant officier de chasseurs.

Le commissaire des courses s'était arrêté pour l'attendre... le lieutenant lui tendit sa carte où était gravé son nom: André Fajaul, et son adresse. Le baron parut le reconnaître, car ils se serrèrent bientôt la main... et laissant les jockeys abandonnés à eux-mêmes, ils entrèrent discrètement sous la porte du secrétariat, pour causer sans témoins.

— J'ai pris l'express à 7 heures du matin pour venir monter ma jument *Misaine*. Elle court sous le nom de guerre que j'ai pris avec mon camarade Darcy, qui en possède la moitié!... Nous la montons à tour de rôle, quand il n'est pas trop lourd, et c'était aujourd'hui son jour. Je ne pensais pas venir, mais j'ai reçu, hier soir, une dépêche m'annonçant qu'il se trouvait dans l'impossibilité de quitter sa famille où il est en permission, à cause d'une entorse, et il me prie de le remplacer.

Cela eût été la chose du monde la plus naturelle, sans l'arrêté ministériel qui nous défend maintenant de monter en courses avant d'avoir obtenu l'autorisation du colonel.

Or, il était 9 heures du soir quand j'ai reçu la dépêche. Il me fallait prendre le train à 7 heures, ce matin. J'avais simplement la permission de venir passer vingt-quatre heures à vos courses... Je ne pouvais, dans un si court délai, obtenir davantage... et je vous serais très reconnaissant de vouloir arranger les choses.

